



musée
jurassien
des arts
moutier

Racines

17 avril -14 novembre 2021



© Hiromi Miyamoto

Commissariat de l'exposition et texte :
Valérie Studer, attachée de conservation

L'exposition *Racines* s'inscrit dans les présentations thématiques longues durées instaurées par le Musée jurassien des Arts depuis 2015 (*Lumières et ténèbres* - 2015, *Horizon(s)* - 2016, *Face à face* - 2017, *4 artistes jurassiens* - 2018, *Moutier & l'art* - 2019, *Entre femmes !* - 2020).

Issues des collections du musée, les œuvres exposées évoquent et découlent du nom féminin *racine*. De sa signification botanique – « partie inférieure d'une plante vasculaire »¹ – en passant par ses dérivés – *enraciner* – et ses contraires – *déraciner* –, cette exposition met en scène différents visages d'un même mot.

Avec : Guido Baselgia, Jacques Bélat, Laurent Boillat, Bendicht Fivian, Pierrette Geissbühler, Arthur Jobin, Wolfgang Laib, Gilles Lepore, Hiromi Miyamoto, Fritz Müller, Francine Mury, Julie Schätzle, Monica Studer & Christoph van den Berg, Joël Tettamanti, Hans Ruedi Wehren, Jean-Claude Wicky, Uwe Wittwer, Michel Wolfender, Emmanuel Wüthrich et Rémy Zaugg.

*Racine : subst. fém. BOT. : Partie inférieure, le plus souvent souterraine, d'une plante vasculaire, qui permet la fixation du végétal dans le sol tout en assurant son alimentation en eau et en sels minéraux. Loc. verb. : Prendre racine. Se fixer au sol, commencer à se développer. Synon. S'enraciner. Au fig. : Se fixer dans un lieu, s'y créer des attaches solides.*²

¹ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, disponible sous www.cnrtl.fr

² Ibid.

L'exposition : 1^{er} étage de la villa Bechler

Salle 1 (de droite à gauche)

Le sens propre de *racine* fait référence à la partie inférieure d'un végétal. Le premier espace d'exposition met en relation différentes œuvres qui traitent littéralement le sujet. Une nature figurative, stylisée, virtuelle et énigmatique forment ce premier ensemble.

Hiromi Miyamoto joue avec différents éléments – des formes, des plantes, des objets – pour créer un mystérieux visage. Ce masque présente une transparence qui apporte une profondeur, ainsi qu'une dimension à la fois onirique et immémoriale au sujet. Ce visage esquissé est la seule représentation humaine de cette salle.

L'herbier de **Francine Mury** représente une plante désignée comme un *arum* datant de 1954. Ce spécimen présente trois feuilles et une fleur séchées. Il a été conservé avec ses racines. L'œuvre a été gravée comme une image noir et blanc négative. Le contraste obtenu met ainsi en valeur les nombreux détails du végétal.

Guido Baselgia se rapproche de l'abstraction dans sa manière de construire son point de vue. Le cadrage est difficile à saisir. Avons-nous une vision rapprochée ou éloignée ? L'artiste a-t-il photographié son sujet depuis les cieux ou s'est-il concentré sur un détail ? Son regard se concentre sur l'endroit où se concrétisent les forces naturelles. Il capture les formes d'un paysage désertique de l'Altiplano bolivien. Ces hauts-plateaux comportent de nombreux contrastes, tels des montagnes, des lacs et des déserts. Ici, l'aridité du paysage se fait ressentir.

Jacques Bélat a photographié un vieil *hêtre* dans le Jura, à Roche d'Or. Le cadrage serré et la prise de vue en contre-

plongée mettent le sujet en valeur et lui confèrent une certaine noblesse. L'équilibre est parfait. Les racines semblent reproduire la forme des branches. La façon dont le photographe présente son sujet l'éloigne de la photographie classique du paysage et le rapproche du portrait. Le choix du cadrage magnifie le sujet et ne laisse apparaître aucune indication du lieu ou des alentours. La seconde photographie est encore plus parlante. Jacques Bélat sélectionne la base du tronc, l'endroit où l'arbre s'enracine dans la terre. Ici, l'espèce n'est plus reconnaissable pour un œil non-initié.

Les *Ligatures* de **Pierrette Geissbühler** composent un ensemble stylisé de liens, qui s'enlacent les uns aux autres pour ne former qu'un seul et même élément. La composition présente comme un effet miroir. Tel un processus toujours à l'œuvre, les ligatures dessinent un cycle continu.

En 2000, **Monica Studer et Christoph van den Berg** créent un projet entièrement numérique qui vante, à la manière des agences touristiques, un hôtel virtuel. Une offre unique qui propose un séjour de trois jours entièrement virtuel à 1'600 mètres d'altitude. Chaque chambre compte un balcon qui offre un panorama virtuel unique des paysages alpins. Ce projet artistique a donné lieu à des installations et des œuvres, dont cette héliogravure est issue. Cette forêt a été entièrement créée numériquement. Son rendu surprenant ne cache pas sa vraie nature artificielle.

Salle 2 (de gauche à droite)

Le second espace d'exposition propose une sélection du sens figuré : *s'enraciner, prendre racine, s'implanter quelque part et y créer des attaches solides*. Ce corpus d'œuvres met en image différentes sensations et jeux formels : des chercheurs de glace en Equateur, des ruines en Normandie, une œuvre inspirée des visions cosmogoniques amérindiennes, une statue issue de l'art

non-occidental qui semble s'enraciner dans un nouveau décor...

Entre 1981 et 1982, **Jean-Claude Wicky** a fait un reportage photographique sur les chercheurs de glace d'Equateur (*Los Hieleros*). Avec cette série, Jean-Claude Wicky porte un regard sur les conditions de vie extrêmes de ces populations, qui vivent sur le flanc du volcan Chimborazo. La photographie présentée ici montre une culture. Le jeu des lignes, construit comme une superposition, permet de faire ressentir le terrain accidenté. Les cultures prennent tout l'espace laissant peu de place aux êtres humains que l'on remarque à peine. Ils semblent s'effacer face au paysage, comme absorbés par lui. Confrontés à cette immensité, les Indiens des Andes paraissent vulnérables. Le photographe met en évidence les conditions de vie difficiles des Indiens qui, dépossédés de leurs terres, ont dû s'établir dans cet endroit peu hospitalier.

Uwe Wittwer crée une œuvre des plus équivoques tout en contraste. La composition ne présente aucune couleur, l'artiste joue avec différentes nuances du noir au blanc. Le personnage central, un enfant sur un cheval à bascule, est le seul élément blanc de la composition. Le fort contraste provoqué avec le fond noir le rend éclatant, presque luminescent. Son regard se porte sur un deuxième personnage au second plan. Sa représentation plus nuancée questionne son essence. Tel un souvenir, la seconde figure semble s'estomper. De qui s'agit-il ? D'un enfant disparu dont la trace est solidement enracinée dans l'esprit ? L'artiste construit subtilement sa composition pour évoquer *l'effacement*.

L'œuvre de **Wolfgang Laib** est inspirée par les doctrines orientales, notamment le bouddhisme zen. Dans son travail photographique, il se concentre sur des constructions qui présentent une géométrie particulière, en plus d'être des lieux spirituels. Dans l'héliogravure exposée ici, on voit un puits creusé dans le sol, à la forme d'une pyramide inversée. Les lignes claires

des parois construites en pierre contrastent avec la source d'eau très sombre, dans laquelle le ciel et deux palmiers s'y reflètent. Le fort contraste, très prononcé au premier plan, souligne la structure de l'installation. La vue en plongée invite le regard à s'immerger dans la source, ou dans les cieux.

Michel Wolfender représente un paysage au pastel gras. Selon les voyages et les habitudes du peintre, il pourrait s'agir d'un paysage en Normandie. S'agit-il du Château-Gaillard construit par Richard Cœur de Lion ?

Au premier plan, l'eau, traversée par un banc de terre ou de sable, occupe tout l'espace. A l'arrière-plan, des ruines surplombent la scène. Le pourtour des anciennes constructions, tracé en blanc, contraste avec la terre foncée et le ciel sombre. Ces vestiges, s'inscrivant parfaitement dans le paysage, sont la seule trace humaine. Ils semblent être les derniers témoins d'une ancienne activité qui avait autrefois occupé ces lieux.

L'héliogravure de **Hans Ruedi Wehren** représente une statue ancienne, issue de l'art non-occidental, seule dans une pièce vide faite de béton. Debout et immobile, la statue semble s'enraciner dans ce décor industriel. Un élément vient cependant perturber le regard : le panneau blanc, posé contre le mur derrière la sculpture, crée une confusion. La ligne marquée par le bord inférieur de l'objet se lit sur la taille de la statue. Cette subite transparence est absurde. Ce détail, subtil et intrigant, dynamise la composition et remet en doute sa lecture.

Julie Schätzle représente *6 personnages et 1 chien* sous la forme d'un collage coloré. La composition est simple et harmonieuse : cinq individus se tiennent les uns derrière les autres, du plus petit au plus grand, face au chien et au dernier protagoniste, qui semble brandir un objet. L'artiste les a tous représentés différemment, sans attributs spécifiques qui permettraient une identification. Qui sont-ils ? Une famille ? Un géniteur ou une génitrice avec sa progéniture ? La manière dont les cinq personnages de droite sont hiérarchisés donne une impression

d'accroissement. Telle une descendance, ils sont tous différents mais ont en commun les mêmes racines.

Le cercle joue un rôle essentiel dans l'œuvre d'**Arthur Jobin**. Au fil du temps, sa signification a évolué. Dès la fin des années 1970, il prend une dimension mythique influencée notamment par les cosmogonies amérindiennes. L'*emblème* exposé ici date de 1980. Il est composé d'un cercle inscrit dans un carré. Un noyau central scinde verticalement le cercle en deux. Les couleurs intenses, posées en aplat, se limitent au rose, rouge, vert et trois nuances de bleu. Leur assemblage fait ressortir le noyau central, qui semble contenir l'essence de cette œuvre. La culture amérindienne a fortement inspiré Arthur Jobin. Black Elk (Wapiti Noir), homme-médecine et homme sacré de la tribu des Indiens Lakotas (Sioux), disait : « [...] tout ce que fait un Indien est circulaire. C'est parce que la Force du monde agit toujours en cercle et que toute chose cherche à être rond. [...] L'arbre en fleur était le centre vivant du cercle et, des quatre points cardinaux, le cercle le nourrissait. [...] La vie de l'homme est un cercle... et il en est ainsi partout où la Force agit. »³

L'œuvre de **Rémy Zaugg** est extraite d'un coffret de 17 linogravures imprimées par Max Robert à Moutier. L'artiste crée les textes et les gravures d'après son interprétation du *Mythe de Sisyphe*, l'essai d'Albert Camus⁴. Sisyphe, puni par les dieux, est condamné à une existence absurde où il répète la même ascension insensée. Rémy Zaugg parle de Sisyphe par courtes phrases qu'il accompagne d'une illustration. La linogravure exposée ici pourrait porter le titre de *Cardon ombilical* – organe qui alimente le fœtus. L'artiste commence par énumérer différents tubes et conduits du corps humain avant de terminer sur des mots au sens plus imagé. Si la signification est difficile à saisir, le son et le rythme sont exaltants. L'illustration est tout autant intrigante. Que représente-elle ? La pierre de Sisyphe ? La

³ Arlene Hirschfelder, *Histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, Paris : Editions Larousse, 2001, p. 27

⁴ Isabelle Lecomte, « Sisyphe 1967-1968 », in *Après Rémy Zaugg - Avant Rémy Zaugg*, Porrentruy : Société jurassienne d'Emulation, Dijon : Les presses du réel, 2018, p.82

montagne ? Est-elle seulement figurative ? Peut-on y voir des tubes ou des conduits ? Ou est-elle simplement aussi absurde que l'existence de Sisyphe ?

Salle 3 (de droite à gauche) **et 4** (de gauche à droite)

Le dernier espace d'exposition donne à voir le sens contraire : le *déracinement*. Plusieurs œuvres traitent d'un déracinement littéral : un arbre abattu, un chou taillé, un silo renversé. A côté, d'autres parlent d'exil ou de migration.

Arracher un arbre, une plante, une personne à sa terre ou à son pays, le déracinement rompt radicalement les liens créés jusqu'alors.

L'artiste « brut » **Fritz Müller** représente une scène insolite aux couleurs vives. Des pingouins, un motif récurrent dans son travail, sont au cœur de Bâle, devant le restaurant *Hasenburg – Château lapin*. Cette association est étonnante. Les pingouins sont-ils intéressés par la cuisine traditionnelle bâloise ? Cette peinture, aux allures quelque peu kitsch, représente un groupe d'animaux déraciné placé dans un endroit relativement incongru.

Le travail d'**Uwe Wittwer** entre en résonance avec l'œuvre *Gilets orange* d'Emmanuel Wüthrich (exposée en face). Les deux artistes utilisent des formes difficilement perceptibles qui semblent provenir d'une trace restée inscrite dans la mémoire. Les personnages, subtilement évoqués, prennent une présence surprenante, lourde. Tels des spectres, ils hantent l'œuvre pour devenir des sujets apatrides et insaisissables. L'atmosphère brumeuse présente dans l'héliogravure d'Uwe Wittwer, ainsi que le contraste du noir et du blanc, renforcent la sensation d'être devant une scène illusoire appelée à disparaître, à s'effacer.

Depuis quelques années, **Emmanuel Wüthrich** explore le thème de la migration dans son travail. L'œuvre exposée, *Horizons –*

Gilets orange, est composée de deux travaux. Le premier compte 120 cyanotypes (ici seuls 89 sont exposés) encadrés par une diapositive. Chaque prise de vue présente un horizon unique. Mises bout à bout les images deviennent à leur tour un horizon, l'horizon que les migrants voient en traversant la Méditerranée. Le second travail est composé de 72 feuilles de 25 x 17.5 cm. Chacune porte les traces des gilets de sauvetage orange. Le format choisi par l'artiste renforce la confusion de cette scène tragique, qui semble comme flotter aux milieux des eaux. *Horizons – Gilets orange* rend un hommage silencieux aux nombreux migrants qui ont entrepris cette périlleuse traversée.

Julie Schätzle peint une scène fantastique : une fille se tient debout à côté d'un personnage squelettique à tête de mort, vêtu d'un haillon blanc. Les deux regardent l'horizon, dans la direction indiquée par l'ange. Le titre de l'œuvre – *Fantôme* – dirige le regard. Le *fantôme*, guidé par l'ange, accompagne-t-il la fillette vers une nouvelle destination ? Cette scène de nuit aux teintes sourdes présente une nature intrigante, quelque peu inquiétante. Pourtant, l'atmosphère y est plutôt sereine.

Laurent Boillat représente une scène de genre composée de deux *scieurs* au premier plan et d'un bucheron à l'arrière-plan. L'artiste est l'auteur de plusieurs gravures figurant des coutumes jurassiennes. La gravure sur bois exposée ici met l'accent sur les métiers du bois, notamment les *scieurs*. Ces derniers entrent en action une fois l'arbre abattu et le transforment en vue de son utilisation future. Le médium choisi par l'artiste – la gravure sur bois – paraît fort judicieux dans ce contexte.

Gilles Lepore raconte le voyage d'un arbre sous la forme d'une bande dessinée sérigraphiée sur bois. La première et la dernière images sont identiques. Seule la lecture de l'histoire permet de

comprendre le décalage. Avec humour et dérision, l'artiste questionne la société de consommation et ses contradictions.

Joël Tettamanti photographie une scène désaffectée : un chantier laissé à l'abandon. Le silo renversé, comme déraciné, est le dernier témoin d'une ancienne activité humaine. La lumière, artificielle, rend l'atmosphère nocturne particulière. Alors que l'arrière-plan est plongé dans la pénombre, le premier plan est minutieusement éclairé. L'artiste sublime une scène pourtant peu attrayante, qui rend compte des traces laissées par les humains dans le paysage.

Michel Wolfender dessine deux natures mortes avec comme seul sujet le *chou*. Les deux végétaux sont représentés sur un fond neutre. Seuls, ils s'offrent au regard sans artifices. Bien que le cœur soit encore protégé, les choux s'ouvrent et commencent à s'effeuiller. Privés de leurs racines, ils meurent lentement. Le premier *chou* est représenté dans des tons chauds avec une ligne floue qui donne à la composition une ambiance vaporeuse. Le second, plus intense et contrasté, est très détaillé. D'une façon si différente, l'artiste magnifie un sujet ordinaire.

Palier

Bendicht Fivian peint une scène épurée composée de deux éléments aux formes pures : un champignon coupé, un lactaire sanguin, placé dans un récipient transparent. Le fond de la composition est neutre, dans des tons clairs tirant dans le gris et le bleu. Le pourtour de l'œuvre laisse entrevoir une couche de peinture préliminaire dans des tons orangés. Cette succession de couches donne un effet de matière à l'œuvre. L'ombre projetée au premier plan apporte de la profondeur. Cette scène au premier abord banale révèle une composition à la fois simple, subtile et puissante.

*Lactaire : subst. masc. BOT. : Champignon des bois de forme épaisse, trapue, qui laisse écouler un suc laiteux ou coloré quand on le brise, et dont certaines espèces (lactaire délicieux, lactaire sanguin) sont comestibles.*⁵

Cette exposition se termine sur une œuvre quelque peu insolite dans ce contexte : un champignon coupé mis dans un bocal. Pourquoi mettre un champignon dans de l'eau sachant qu'il ne produira pas de racines ? Sans aide extérieure, le lactaire sanguin n'arrivera pas à s'enraciner. En effet, le végétal vit en exploitant les racines d'un autre. En revanche, il aide son hôte à mieux tirer profit des ressources minérales avoisinantes. Cette association est profitable aux deux parties.

L'enracinement est un besoin nécessaire à la vie. Simone Weil le définissait ainsi :

« L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie »⁶.

⁵ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, disponible sous www.cnrtl.fr

⁶ Simone Weil, *L'Enracinement*, Paris : Editions Gallimard, 1949, p. 61

Le dialogue entre les œuvres et le jeune public :

Les différents visages du mot *racine* ont été exploités par Mélanie Devaud, médiatrice culturelle, pour la création d'outils didactiques qui vous feront découvrir l'exposition d'une manière originale avec une approche par la création. Des carnets de visite adaptés aux trois cycles scolaires, ainsi que des mallettes d'activités seront à disposition du public et des classes.



© Hans Ruedi Wehren

Événements pendant l'exposition

- Visites sur demande pour les classes scolaires (gratuité) et les groupes
- Samedi 29 mai, 19h-23h : Nuit des Musées, animations pour les familles. Entrée gratuite pour tous
- Dimanche 30 mai, dès 14h : Journée des Musées. Entrée gratuite pour tous

Les événements auront lieu selon la situation sanitaire. Nous vous invitons à consulter notre site internet (www.musee-moutier.ch) avant de vous rendre au musée.

Informations pratiques

Horaires d'ouverture : Mercredi 16 - 20h, Jeudi à dimanche 14 - 18h

Musée fermé pour le montage d'une exposition : du 7 au 25 juin

- Visites possibles pour les classes scolaires durant cette période

Prix d'entrée :

Normal : 6 Fr. (Membres du Club BCJ : 2 entrées pour le prix d'1)

Réduit : 4 Fr. (Étudiant·e·s, AVS/AI, chômeurs, Jura-Pass)

Gratuité : tous les 1^{ers} dimanches d'ouverture d'une exposition ; membres du Club jurassien des Arts, Visarte, mmBE ; classes scolaires et enseignants ; enfants en âge de scolarité, étudiants en art ou histoire de l'art ; passeport musées suisses ; carte Raiffeisen.

Contact

Valérie Studer, attachée de conservation

Musée jurassien des Arts, Rue Centrale 4, 2740 Moutier

info@musee-moutier.ch

www.musee-moutier.ch

T +32 493 36 77

Le Musée est soutenu par :





© Bendicht Fivian